

Bilal

Je suis Bilal Jaddou, originaire du village de al-Maliha
situé à deux kilomètres au Nord de Jérusalem.

Aujourd'hui je vis dans le camp de réfugiés de Ayda

Je suis d'un village,
un village de paysans

C'est là qu'il y a eu la première école de Jérusalem.

C'est dans notre village que se trouvent les carrières
où sont extraites les pierres

avec lesquelles étaient construites nos maisons.

C'est ce que je connais du village,

c'est ce que j'ai compris des récits de mon grand-père,

il était situé sur une colline

on pouvait apercevoir tous les villages des environs

un très beau village qui était aussi très grand.

Notre famille est sortie de notre village lors de la guerre de 48,

De la population du village,

une partie est allée vers la ville de Jérusalem,

une autre vers Ramallah

et d'autres enfin vers Bethlehem.

Ma famille est allée vers Beyt Jala

puis Beyt Sahour

puis ici le camp de Ayda.

Comme tant d'autres familles ils avaient quitté le village sans
emporter leurs affaires, puisqu'ils pensaient y revenir très vite.

Certains avaient pris

les titres de propriétés de la maison et des terres,

ainsi que les clefs,

et laissé tout le reste.

Les clefs de notre maison sont avec ma grand-mère :
elle pense qu'en les gardant avec elle, elle conserve le souvenir
de son village,
de sa maison.
Si elle vient à mourir,
un de ses fils, en principe l'aîné, récupérera la clef,
pour enseigner à ses enfants de ne pas oublier son origine...
d'où il vient
et revenir un jour ouvrir la maison.
Les clefs étaient grandes avant,
aujourd'hui elles sont petites mais c'est un objet disons essentiel,
c'est comme un morceau de ton cœur qui restera toute la
vie avec toi,
c'est comme si tu aimes une femme et tu la prends pour la
mettre en toi.
Pour nous les clefs,
c'est une chose encore plus importante que d'aimer
une femme
une personne.
Elles restent avec nous jusqu'à ce que nous rentrions.
C'est le symbole pour nous du retour dans notre village.

De mon village, il reste des maisons...
il reste aussi la mosquée.
Mais ils ont changé, ce n'est plus une mosquée,
ils en ont fait un cercle de jeu de billard, puis un bar,
j'ai cru comprendre qu'il y a maintenant une famille qui y vit.
Pas très loin de notre village, se trouve le village de
Ein Karem qui se trouve à proximité de
Al Walaja et Beit Safafa.

Moi je n'ai jamais vu notre village.

J'attends d'aller le voir,
de voir les maisons.

J'espère pouvoir y aller,
le plus vite possible.

Depuis 1948 jusqu'à aujourd'hui,
un adulte enseigne à son fils,
qu'ils ont une terre, un village et qu'ils doivent y retourner.
Comme moi j'ai appris de mon père,
mon père l'a appris de son père, mon grand-père
tout comme moi, lorsque j'aurai des enfants
je leur apprendrai que notre village nous appelle
et qu'il nous faut y retourner.

Comme tant de personnes, disons sept millions
qui sont de par le monde et en Palestine,
nous attendons le moment de rentrer dans nos villages.

Je n'ai jamais vu mon village,
je n'ai jamais été autorisé à y retourner.
Je suis comme un garçon qui rêve d'aller voir la mer...

Selon moi, il n'y aura pas la paix
aussi longtemps que nous ne pourrons pas tous rentrer à la
maison.

Même si nous, nous disions « ça va, faisons la paix »
mais il y a tellement de Palestiniens dans le monde
qui ne seront pas d'accord
car ils veulent retourner à la maison.

La vie de ceux qui vivent dans le camp, ce n'est pas une vie ...

Certains pensent

vous avez tout,
vous avez une maison
et vous faites des problèmes aux israéliens...

Je m'excuse, mais vous vous trompez,

ce n'est pas nous qui leur faisons des problèmes,
Nous, nous œuvrons pour retrouver notre terre.
Personne n'est en droit de me dire
ne fais pas ceci, ou cela,
car si quelqu'un me coupe la main,
je ne peux le saluer,
je ne peux lui tendre l'autre main pour faire la paix.

Toi tu as volé ma terre,
tu as pris ma maison,
ici nous sommes 6000, 7000 personnes
sur un kilomètre carré
et à côté de nous la colonie de Gilo, où ils ont des maisons
immenses
pour une famille de cinq personnes,
alors qu'ici dix à quinze personnes
s'entassent dans une petite maison.
Ici dans le camp de réfugiés de Ayda comme dans tous les camps,
nous avons de l'eau une fois par mois, une fois, un jour
ou une fois toutes les deux semaines.
Et si tu regardes à un kilomètre, la colonie de Gilo a l'eau 24h/24.

Comment veux-tu que nous fassions la paix
s'ils ne nous donnent pas l'eau pour vivre ?
Comment veux-tu que l'on fasse la paix
si je ne peux pas aller travailler ?
Comment puis-je faire la paix
si je ne peux pas aller à l'hôpital ?
Comment puis-je faire la paix
si je ne peux pas aller étudier ?
Comment puis-je faire la paix
si pour me rendre en ville je dois passer deux ou trois

check-points ?

Comment puis-je faire la paix

si je ne peux sortir le soir avec un ami ou avec ma copine ?

Nous devons bien penser à comment on fait la paix

Nous ferons la paix lorsque six ou sept millions de Palestiniens reviennent ici,

retournent dans leur village d'origine

et alors nous allons parler de cette chose qui s'appelle la paix,

nous parlerons de la façon dont nous pouvons vivre ensemble.

Vous en tant qu'Israéliens ou internationaux vous vous parlez... de faire la paix.

Mais avec sept millions de Palestiniens à l'extérieur, qui ne peuvent revenir.

Dans le monde entier il y a eu des occupations, qui se sont toutes terminées.

Le mur, celui de Berlin si longtemps, est tombé.

Celui qui pense qu'Israël restera encore 70 ans se trompe !

Car si moi, je meurs aujourd'hui il y a tellement d'enfants qui grandissent,

qui vont grandir

qui vont eux aussi résister

pour retourner dans leur village.

Ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain

mais peut-être après quelques mois

ou quelques années et

grâce à notre volonté de ne pas oublier notre terre.

Nous retournerons !

Bilal parle, parle, et, soudain s'arrête, demande s'il y a des questions, des points à développer ? Non il n'y a en a pas, les paroles doivent être spontanées, il n'y a pas de relance. Alors commence une déambulation dans le camp, à travers les ruelles qui en cette fin d'après-midi commencent à être plus animées. En remontant la rue, voici l'école primaire, celle des Nations Unies dont la porte d'entrée est trouée de balles, à hauteur d'enfants.... Sur les murs, slogans et graffitis hommages aux martyrs tombés dans le camp, aux prisonniers et aux enfants massacrés à Gaza en juillet - août 2014 : la lutte du peuple palestinien se lit sur les murs du camp de réfugiés de Ayda ! Handala⁴⁵ est partout, des mots d'ordre antifascistes, en anglais, arabe et italien, portraits de femmes combattantes, de martyrs et prisonniers du camp.

Soudain voici *le mur*, noirci, couvert de dessins et de slogans « Guernica 1936 - Palestine 1948 » surplombe un train de carton et contre-plaqué, le train du retour... Intégré au mur, un mirador dont la base est brûlée, les ouvertures vitrées à près de dix mètres de haut ont été aveuglées par des bombes de peinture sans doute lancées avec des frondes.

Dans la rue, des enfants font la course, tout en bas, une sorte de portail, à la forme de serrure avec au-dessus une ENORME clé, la clef de la maison, dans le village là-bas, à quelques kilomètres, que le mur et la soldatesque interdisent...

Devant nous, le beau portrait de petit garçon, souriant sur un bloc de béton,

avec, en anglais et en arabe,

45. crée par le caricaturiste palestinien Naji Al-Ali, Handala est un petit palestinien de 10 ans, que l'on ne voit que de dos. Handala se retournera lorsque la Palestine sera libéré. Naji Al-Ali est abattu à Londres en juillet 1987.

des paroles que nous déchiffrons avec stupeur :
« *Mon nom est Aboud Shadi, réfugié palestinien de 13 ans.
Je me tenais exactement à cet endroit accroché (au grillage) avec
mes amis, quand un sniper israélien m'a tiré dans la tête.
Mon âme restera ici, pourchassant le tueur et encourageant mes
camarades. Je me demande si la communauté internationale
apportera la justice aux enfants palestiniens* »

Sur la gauche un énorme réservoir rouillé, de la taille d'un container de 75 mètres cube : c'est lui qui contient l'eau qui alimente le camp... pas le temps d'interroger sur le goût et la couleur de l'eau qui y est stockée, les événements se précipitent !

A une trentaine de mètres là où le mur tourne, un autre mirador, une porte et des soldats provocateurs qui en sortent, M16 en main, ils traversent le cimetière derrière lequel se trouve la *Tombe de Rachel* aujourd'hui fortifiée par l'occupation. Auparavant ce lieu saint pour les juifs et les musulmans accueillait des femmes de toutes religions en quête de maternité qui y venaient en pèlerinage. Aujourd'hui seuls les juifs y sont admis sous forte protection militaire.

Adossée au bloc de béton,
au-dessous du portrait de l'enfant martyr
une fille aux couettes nouées
par de jolis rubans blancs
surveille d'un œil inquiet
les soldats au bout de la rue.

Main gauche dans le dos,
elle tient un manche à balai dans la main droite.

Bilal est inquiet, c'est l'heure où commencent les affrontements avec les troupes d'occupation : le terme « affrontement » est-il approprié lorsque d'un côté se trouvent des soldats, snipers,



lourdement armés, et de l'autre des jeunes avec des pierres, des lance-pierres, des frondes et des slogans ?

En janvier 2018, l'enquête menée par les chercheurs de l'Université Californienne de Berkeley⁴⁶ éclaire soudain les craintes de Bilal : le camp de réfugiés de Ayda est le lieu le plus exposé aux gaz lacrymogènes⁴⁷ de la planète, et les effets à long terme de la surexposition de la population à ces gaz sont inconnus. Parmi les cas cités sur les effets immédiats, plusieurs enfants souffrant d'asthme apparaissant après exposition au gaz et un cas d'avortement survenu quelques jours après un tir de grenade lacrymogène dans la cour de sa maison.

Sortir du camp en revenant sur nos pas, longer le mur, attendre le bus, rouler vers Bethlehém, tourner vers Beyt Jala, grimper et surplomber le mur et la route des colons, visualiser les cicatrices béantes de l'apartheid qui défigurent la terre de Palestine ! Camera à l'épaule, la réalisatrice arrête le bus pour aller capturer ces images que la lumière du soir rend encore plus insupportables ! Le bus repart vers Jérusalem pour d'autres rendez-vous, d'autres rencontres !

46. No safe space. Health Consequences of Tear Gas Exposure Among Palestine refugees, pdf disponible sur le site de l'Université de Berkeley.

47. Le gaz lacrymogène est un terme général qui désigne les substances chimiques irritantes souvent utilisées pour contrôler les émeutes ou réprimer les manifestations sociales. Il est généralement constitué d'un gaz synthétique (chloracétophénone) ou CS (2-chloro-benzalmalononitrile) ou OC (oléorésine Capsicum, également connu sous le nom de spray au poivre et dérivé de capsaïcines naturelles dans les piments) qui est conçu pour causer de la douleur, déchirure de l'œil généralement pour disperser les foules et limiter la capacité des personnes exposées à causer des dommages. De nouvelles formes de CS, telles que CS1, CS2 et CR, ont été développées, qui sont plus puissantes et durables, durent beaucoup plus longtemps, causant plus de douleur et de blessures et persistant pendant de plus longues périodes dans l'environnement. CS1 et CS2 sont des versions siliconées du gaz CS, ce qui rend la substance plus résistante à l'eau et plus puissante tout en augmentant la demi-vie. On ne sait pas quel irritant chimique l'ISF (Force de Sécurité Israélienne) utilise dans les camps, de sorte que le terme général «gaz lacrymogène» sera utilisé pour désigner les irritants évalués dans ce rapport. Les irritants chimiques sont interdits en tant que méthode de guerre par la Convention de 1992 sur les armes chimiques, mais ne sont pas interdits par la Convention à des fins civiles "tant que les types et les quantités sont compatibles avec ces objectifs".